

Ecrits d'Ernest-Paul Graber (1875-1956)

(D'après_Willy SCHÜPBACH, **Vie et œuvre d'E.-Paul GRABER**)

I

En 1931/32, E.-P.G. publie une brochure au format A5, de 17 pages, intitulée ***Vers l'économie collective en Suisse, par l'organisation et la concentration des entreprises – Cartels – Trusts – Holdings.***

À l'aide de documents chiffrés extraits des comptes de grandes sociétés, il démontre que peu à peu les notions de régime personnel, de capital personnel, de patron disparaissent au profit du système de participations qui remplace l'entreprise isolée indépendante par des réseaux d'entreprises. La S.A. permet de passer à des degrés de concentration et de dépersonnalisation de plus en plus accentués. L'entreprise prend un caractère collectif plus prononcé.

«Profitons de l'occasion pour signaler une des coutumes les plus criantes du système, la répartition d'une partie des bénéfices sous forme de tantièmes aux administrateurs ou plus exactement aux membres du conseil d'administration qui ne se réunit qu'une ou deux fois par an. Les 12 membres du conseil d'administration de la Nestlé ont retiré en 1930 des tantièmes s'élevant à 545028 francs ou 45 000 francs par tête, soit ce qu'un ouvrier gagne en 15 années de travail !

Veut-on me permettre d'insister pour qu'on s'arrête sur ces chiffres pour méditer sur les pratiques capitalistes...

Ce même patriotisme permet au cartel du ciment de vendre ses produits meilleur marché à l'étranger. En 1927, une fabrique a fait une livraison à 236 francs franco gare frontière, alors que le ciment était livré en Suisse à plus de 600 francs...

Comme toujours ces guerres entre cartels se terminent par un arrangement. Portland dut abandonner son influence en Hollande et le bureau d'Essen, reprendre Hausen à son compte pour le fermer d'ailleurs tandis que l'entreprise de Hemmingen en Lorraine passa à la Wicking. Cette guerre coûta 12 millions au cartel suisse. Ce sont les ouvriers et les locataires qui les payeront ! (...)

Les cartels, trusts et holdings sont les grands féodaux modernes dont les travailleurs et les consommateurs sont les vassaux taillables et corvéables à merci et à miséricorde et auxquels les gouvernements eux-mêmes obéissent.

Ce sont ces féodaux que le prolétariat devra un jour dominer pour affranchir le monde de leur tutelle et pour les muer en organismes collectivistes mis au service de toute la collectivité pour en assurer le bien-être et en garantir la liberté. »

Vers l'économie collective en Suisse par l'organisation et la concentration des entreprises, 1931/32

II***Le Corset de fer du Fascisme 1919-1934***

Ce livre de 270 pages représente un tableau de l'expérience catastrophique de la dictature fasciste italienne de 1919 à 1934. En quelque sorte une expérience qui ne "considère pas l'homme, mais seulement l'État, en dehors duquel rien de ce qui est humain ou spirituel n'a une valeur quelconque".

« Le chaos des notions morales est tel qu'on arrive à considérer qu'un État chrétien n'est pas un État où règne la bonté, l'amour, la justice, la fraternité, mais celui qui, étant autoritaire, totalitaire, dictatorial et corporatif, ne craint pas d'écraser une partie de la nation en recourant à toutes les armes de guerre... La méthode fasciste tend tout simplement à entraîner les masses à se faire elles-mêmes le docile instrument de leur misère, à forger leurs propres chaînes, à consolider le pouvoir de leurs maîtres, en particulier du grand capital...

Le 30 mai 1924, Giacomo Matteotti prononça un discours dans lequel il dénonçait les manœuvres et violences qui avaient marqué les élections. Les fascistes étaient furieux et menaçants. Il faut se représenter ce qu'était cette Chambre de 1924, élue à travers le feu et le sang... Matteotti fut interrompu, apostrophé, injurié. La colère des fascistes atteignit un degré de haine dépassant tout ce qui est connu dans l'histoire. En sortant, Matteotti dit à un de ses amis : "Et maintenant, vous pouvez préparer mon oraison funèbre". Le 10 juin, cinq sicaires de Mussolini fondent sur Matteotti, le frappent, le terrassent, le portent dans une auto et s'enfuient avec lui. Le 16 août seulement, on découvrit son cadavre, tordu, écrasé, mutilé, effroyable...

Pour Mussolini, "la guerre est à l'homme ce que la maternité est à la femme". Dans son Encyclopédie, il considère la paix perpétuelle comme déprimante et qu'elle détruit les vertus fondamentales de l'homme qui ne peuvent se révéler en pleine lumière que grâce à l'effort sanglant... »

III

Pendant toute la durée de la guerre d'Espagne, E.-P.G. ne varie pas d'opinion. Il ne cesse de prendre parti pour le gouvernement légal, la République et le peuple espagnols, ni de stigmatiser l'apostasie de la presse bien pensante de Romandie, qui, ne prônant plus l'ordre et la légalité, dispense ses sympathies à la rébellion militaire :

Où nous mènent ces forces ? Ces forces qui montent dans le monde

« Oui, ces forces sont là. Nous les avons signalées. Nous avons montré le rassemblement autour du fascisme, autour de la défense du vieux monde gorgé de cupidité, de soif d'autorité, de domination, d'exploitation, du vieux monde autoritaire et traditionnel qui a sorti l'homme de son axe pour en faire une machine sans âme, sans entrailles, une machine encaissant de l'or ou suant de l'or pour les autres.

Elles veulent que cela continue, elles ne veulent pas que la joie soit de ce monde, ni la justice, ni la liberté, ni la fraternité. C'est le camp du défaitisme moral où l'on ne croit pas au progrès, pas au bien et où on veut qu'il y ait des maîtres, des serviteurs, des exploités, des exploités, des riches brassant l'argent accumulé, des pauvres rongés en leur corps et en leur âme par les plus sordides misères... Nos journaux romands n'ont pas

même su cacher la nature de leurs désirs, de leurs envies, de leurs espoirs : ils guettent comme des hyènes guettent le champ de bataille, ils guettent l'écrasement des paysans, des ouvriers et du gouvernement populaire d'Espagne par les généraux traîtres et parjures. Ils se réjouissent de leurs trahisons, de leurs félonies. Ils souhaitent le succès, le triomphe des traîtres !... Où irait-on s'ils triomphaient ? Ce serait tout d'abord en Espagne les représailles les plus sauvages, les chefs républicains, socialistes, communistes, syndicalistes, décimés, assassinés, enfermés, torturés, toute leur œuvre détruite. Le succès de Franco et de ses alliés aboutirait à des scènes dépassant en horreur tout ce que l'on a vu en Italie, en Autriche et en Allemagne. Ce serait la fin du mouvement démocratique, la fin du mouvement ouvrier, la fin de la marche vers la liberté...

Les hommes de notre siècle doivent choisir entre ces deux programmes et être prêts à défendre de toutes leurs forces et de toute leur âme, comme nos frères d'Espagne le défendent en ce moment, le programme de la justice. »

La Sentinelle No 192, mercredi 19 août 1938

IV

L'antisémitisme, une honte pour l'Europe du XXe siècle

« Jusqu'où descendrons-nous ?

Depuis 1914, nous avons roulé de violences en crises, de crise en chute morale et de chute morale en violences nouvelles, toujours plus basses et plus viles.

La pourriture, je le sais, est nécessaire à tout renouvellement de vie. Cependant, il ne faut pas exagérer, car l'abus de fumier, de pourriture, de bactéries, peut aussi conduire à la mort...La guerre, puis le fascisme, deux produits d'un régime qui arme sans cesse les forces de division et de destruction, ont brisé l'essor des hommes, des ailes qui cherchaient à s'ouvrir.

Dans les cerveaux embrumés de sectarisme bête et cruel est né ce défi à l'intelligence, aux données historiques, à la science : la théorie raciale... À bas les Juifs ! À mort les Juifs ! C'est si simple. Ça ne demande aucun effort cérébral. Ça permet de désigner un ennemi, de déchaîner les instincts de destruction et même de violence jusqu'à l'assassinat. Supposez donc une société sans lois, sans code, sans police, sans tribunaux et où l'on exciterait, où l'on récompenserait même la sauvagerie. C'est cela l'antisémitisme!...

Les Juifs ? Parbleu, comme les chrétiens, comme les penseurs libres, comme nous tous, ils ont des défauts et des qualités de valeur et d'intensité diverses. Mais ils sont des hommes et parmi ces hommes il en est qui ont porté l'art et la science et la technique au plus haut degré. Ce sont des êtres humains et comme tels ils méritent le respect que nous réclamons pour tous et particulièrement pour les plus humbles et les plus délaissés.

Je sais qu'il est des Juifs qui se sont réjouis quand on a assailli le socialisme. Ce n'est pas une raison pour que nous approuvions la violence dont à leur tour ils sont victimes. Nous devons la dénoncer et la combattre parce qu'elle est un crime de lèse humanité. »

La Sentinelle No 271, lundi 21 novembre 1938

V*Non, il y a là quelque chose qui ne joue pas*

« C'est du nouveau procès de Moscou que je parle. Mais avant, que je précise mon attitude. Je suis contre la ligne politique de Moscou parce qu'elle est l'antithèse de l'idéal socialiste tel que je le porte en moi depuis plus de quarante ans et qui se réchauffa particulièrement à la flamme de celui de Jaurès : un idéal de liberté, de fraternité et de justice se réalisant dans une société à base de solidarité économique.

Je suis ennemi irréconciliable de tous les genres de despotisme, de toutes les hiérarchies autoritaires, de tout ce qui empêche l'homme d'acquérir sa plus haute indépendance, de jouir de la plus large liberté...

Si je sais reconnaître les remarquables constructions économiques de la Russie, grâce à son économie dirigée, si je sais reconnaître la valeur de sa politique étrangère en faveur de la paix et de la résistance au fascisme, je tiens à dire que je condamne avec la plus entière énergie au nom de mes convictions socialistes, la ligne politique communiste qui fait courir un danger mortel à la ligne socialiste. La dictature, la terreur, la justice sommaire, truquée et partisane, l'idolâtrie du chef, pape, icône ou bon Dieu, infaillible et tout-puissant, tout cela me répugne et me révolte. Si c'était cela le socialisme, je n'en serais plus. Je me réfugierai dans Sirius. (...) »

La Sentinelle No 53, samedi 5 mars 1938

VI*Les responsables du "grand crime"*

« Le grand crime, celui en lequel nous ne voulions pas croire – comme on ne veut pas croire malgré la gravité du mal à la mort d'un être qui nous est cher – est en voie d'exécution...

C'est une terrifiante partie d'échecs qui s'est jouée et ç'en est une infiniment plus terrifiante encore qui s'ouvre...

Tout ce qu'on sait, c'est que jamais l'histoire n'aura enregistré une telle destruction de vies humaines, jamais surtout la population innocente, les femmes, les enfants, les malades, les vieillards n'auront été aussi atrocement décimés.

Le crime dont l'agression allemande contre la Pologne marque le début, est inexpiable... De tout temps, nous avons signalé une cause première et fondamentale de la guerre, celle qui gorge le monde de conflits d'intérêts, celle qui active jusqu'au crime la passion du profit à travers le sang des hommes s'il le faut...

Toute l'histoire de 1918 à 1939 permet de constater à la fois les responsabilités du régime capitaliste, celles des puissances capitalistes démocratiques. Mais ceux qui portent les plus lourdes responsabilités du crime ultime, ce sont ceux qui depuis quelques années, ont créé par tous les moyens, dans leur pays un dynamisme de violence, de brutalité, de force et de guerre...

Ceux qui ont instauré des dictatures et tué la libre volonté des masses...Le crime, le grand crime est là. Il a été préparé par un régime nocif et mortel. Il a été décidé par des

dictatures violentes. Le socialisme, en renversant l'un et les autres, seul, peut mener le monde à l'ère de la paix.

Mais les hommes le voudront-ils ? »

La Sentinelle No 204, lundi 4 septembre 1939

VII

Dépouiller le vieil homme. Regarder résolument en avant. Il ne s'agira pas de faire l'aumône

« M. Pilet-Golaz, président de la Confédération a fait une déclaration qui est un peu comme les Évangiles : chacun risque de l'interpréter à sa façon, car les formules qu'elle contient sont d'une remarquable imprécision. Il faut faire un gros effort pour en chercher la ligne générale...

Je voudrais tenter de donner à ce programme une forme plus concise et plus claire, en disant : Il faut accepter une transformation profonde, mettre tous nos biens et toutes nos forces au service du pays, afin d'assurer à tous du travail et du pain. Qui veut la fin, veut les moyens.

Je n'ose pas en ce moment, m'arrêter aux lamentables contradictions qui s'affirment entre la déclaration que nous examinons et la polémique de la presse bourgeoise ou les prétentions partisans qui s'affichent avec un certain cynisme, quant à la succession de M. Obrecht [conseiller fédéral]...

Si M. Pilet-Golaz a pensé sérieusement à ce qu'il a dit, il doit éprouver une bien amère désillusion en constatant que jamais son parti et ses amis – et même des conseillers fédéraux – n'ont sacrifié avec plus de zèle à l'esprit partisan. Le vieil homme revient au triple galop dans le parti radical, dès qu'il est question d'un siège...

S'il faut un effort général, un don commun, on peut compter sur la classe ouvrière. Je suis certain que les ouvriers de ce pays ne me démentiront pas. Mais ils exigeront que leurs efforts ne soient pas vains, qu'ils ne permettent pas à d'autres d'en profiter pour s'assurer des avantages personnels. Ils exigeront que tous fassent le même don complet. C'est là qu'on verra jusqu'où s'étendra le renouvellement, l'esprit nouveau... »

La Sentinelle No 150, samedi 29 juin 1940

VIII

Une tache sur l'écusson

« La guerre a créé pour la Suisse une situation d'une extrême délicatesse, périlleuse même à certains égards. Nos autorités fédérales sont appelées à résoudre des problèmes hérissés de difficultés...

Il y a cependant des limites qui ne sauraient être franchies sans que notre dignité ne soit atteinte, sans que l'on aboutisse à une véritable faillite morale. C'est ainsi que, depuis huit jours, on a pris à nos frontières une mesure révoltante et abominable qu'aucun Suisse ayant le cœur à la bonne place ne saurait tolérer. On refoule à la frontière des centaines et des centaines de fugitifs, hommes, femmes, enfants, qui, se sentant mena-

cés des pires brimades et tortures, ont cherché en Suisse un port de salut... Et voici que, soudainement, [nos frontières] se sont fermées avec la dernière brutalité...

Que notre gouvernement soit contraint d'être neutre, cela se conçoit. Mais nul ni rien ne saurait le justifier quand il devient inhumain...

Nous disons toute notre douleur et notre indignation. Nous demandons au Conseil fédéral d'effacer cette tache à notre écusson, de nous rendre notre fierté d'appartenir à une démocratie mettant au premier plan de ses tâches la défense des meilleures valeurs humaines. »

La Sentinelle No 195, lundi 24 août 1942

IX

Si l'homme était moins bête

« Si l'homme était moins bête, pardine, il n'y aurait pas de crise de chômage opérant sur l'âme des travailleurs comme la rouille opère sur le fer, il n'y aurait pas de ces sombres misères qui opèrent dans les foyers de millions de familles comme le cancer opère dans les entrailles du malade, il n'y aurait pas de guerres qui opèrent sur tout un continent comme la peste, le choléra et le cyclone.

Ce n'est point là de la littérature et je voudrais que chacun de nous pèse bien ces trois affirmations, et voie le côté tragique et comprenne que si l'homme était moins bête, ce drame ne serait pas...

Au lieu de s'attaquer à une des principales sources du mal, on se met à la poursuite d'ombres pour attraper des chimères... Jamais on n'a autant parlé de responsabilités. Jamais on ne les a autant déplacées...

Pour autant que les termes d'orientation ne prêtent pas trop à l'équivoque, disons qu'il y a deux mondes en présence, deux forces, deux courants, deux pôles : la droite et la gauche...

Le monde de droite se cramponne avec une sorte de farouche opiniâtreté au régime de propriété privée des forces productrices. Toute analyse du désordre contemporain, si elle est faite scrupuleusement et objectivement, nous amène à la condamnation de ce régime et à la conviction que tant qu'on ne l'aura pas remplacé on n'aura rien guéri et ce sera toujours à recommencer...

Nous devons crier à voix de plus en plus haute aux hommes de notre époque : Ne vous laissez pas leurrer par toute espèce d'appel mirobolant et comprenez qu'il s'agit de supprimer enfin tout un régime d'où sont sortis les maux qui accablent notre époque. On a cherché à discréditer le socialisme qui proclame cette vérité première fondée sur le roc. Les événements apprendront aux hommes ce que depuis longtemps ils auraient appris s'ils étaient moins bêtes et se laissaient moins égarer. »

La Sentinelle No 233, mercredi 9 octobre 1940

X**Socialisme et opposition**

«...La mission du socialisme est claire, nette, précise : il tend à une véritable révolution de l'ordre humain, en substituant un régime d'économie solidariste, coopératiste, collectiviste, dirigée, à l'économie capitaliste, bourgeoise, privée et anarchique. Il tend à mettre au premier plan la communauté des intérêts à base de travail, au lieu de la recherche du profit particulier, à base de capital.

Entre ces deux conceptions de l'organisation de la société, la conception bourgeoise et la conception socialiste, il n'y a pas de compromis possible. Un socialiste ne peut en aucune circonstance abandonner quoi que ce soit de son programme fondamental...

Il faut avoir le courage moral de dire qu'il est des heures où le combat doit être relégué. Par contre, il n'en est point où l'esprit de conquête, où le travail de propagande, où l'action militante doivent céder la place.

J'ajoute que si nos adversaires ne savent pas respecter le besoin d'entente, s'ils reprennent leurs vieilles traditions partisans, nous devons être prêts à répliquer incessamment par la lutte. C'est pourquoi celle-ci se justifie à nouveau et doit être reprise avec plus de cran que jamais. »

La Sentinelle No 74, lundi 30 mars 1942

XI

De grands noms du socialisme francophone sont réunis sur la première page de *La Sentinelle* du 30 juillet 1938 – Jean Jaurès, Jules Guesde, Charles Naine et E.-P.G. – autour d'un dessin de A. Huguenin-Dumittan et d'une poésie de Georges Pioch, pour rappeler la mémoire et les mérites de Jaurès, assassiné le 31 juillet 1914, à la veille de la première guerre mondiale. Il y aura 25 ans le 31 juillet 1939 !

Génie et pure gloire de la France pacifique et démocratique

« Son génie, aussi pur que la gloire qui entoure sa mémoire, trouva son envol dans la merveilleuse compréhension dont il fit preuve de l'avenir de la démocratie créatrice de justice et de paix... »

Ce patriote clairvoyant, au cœur si vibrant et si large, ne pouvait détacher l'avenir de la France de celui de l'humanité entière. Comme il voulait une France de justice, de liberté ! Comme il voulait une France au service de l'art et de la pensée ! Comme il voulait une France assez républicaine pour qu'il n'y eût plus le privilège d'argent, plus de classe exploitée !

Jaurès, c'était dès dix-neuf cent, le foyer ardent où venaient se réchauffer et se ranimer tous ceux qui étaient frappés par le doute ou la fatigue. C'était le grand animateur de ce courant humain qui cherchait à nous conduire vers une humanité aimante, fraternelle, solidaire, équitable, une humanité toute tournée vers la conquête de la vérité, de la justice, de la liberté et surtout de la paix...

Nous avons, avec une fervente piété, à écouter la voix de Jaurès nous invitant à édifier pour la race humaine, une belle demeure toute faite de lumière et de souffle par où elle puisse s'épanouir et s'élever avec toujours plus de force vers le grand idéal humain qu'il

avait entrevu et auquel il consacra toutes les richesses débordantes de son esprit et de son cœur. »

La Sentinelle No 175, samedi 30 juillet 1938

XII

Hommage à Léon Blum à l'occasion de son 70e anniversaire 1872-1942

« Notre ami et camarade Léon Blum a fait preuve au cours de son long emprisonnement et dès l'ouverture du procès de Riom, d'une telle vaillance, d'une telle clarté et vigueur d'esprit, d'une telle puissance d'exposition et de dialectique, de tant d'art et de grande éloquence en ses interventions, que même ses pires adversaires ont dû reconnaître qu'ils avaient en face d'eux un homme supérieur.

Combien peu, en parcourant les documents publiés par notre journal, se sont rendu compte que Léon Blum touchait à ses soixante-dix ans!... Après de très brillantes études, âgé de 24 ans seulement, il fut nommé maître des requêtes au Conseil d'État. Juriste distingué, mais plus encore littérateur et orateur de grand talent, il n'entra dans la vie politique active qu'en 1914. En 1919 déjà, son influence dans la SFIO était grande... Cette même année, il fut élu député de Paris et devint aussitôt secrétaire du groupe parlementaire...

L'un des fondateurs de l'«*Humanité*», il devint, après la scission provoquée par le mouvement bolcheviste, le directeur du «*Populaire*»...

Peu d'hommes ont été entourés à la fois d'autant d'admiration et de sympathie et d'autant de haine et de mépris. Étant donné sa haute culture et son talent, les privilégiés et les satisfaits ne pouvaient lui pardonner de s'être mis au service du prolétariat et du socialisme... Toujours, il se montra d'une magnifique sérénité et fit preuve d'une véritable hauteur de vue. Toujours, il demeura fidèle au socialisme et à l'universelle mission de celui-ci...

Aujourd'hui même, on fête son anniversaire alors qu'il est au banc des prévenus à Riom. Il est vrai qu'il est loin d'y faire figure d'accusé. C'est à cet homme, qui a dépensé le meilleur de sa vie, de son cœur et de son grand talent au service du socialisme, du plus bel idéal humain qui soit, qui a tout sacrifié pour demeurer fidèle à la cause des infortunés, que nous apportons notre hommage et l'expression de notre reconnaissance et de toute notre amitié... »

La Sentinelle No 83, jeudi 9 avril 1942

XIII

E.-P.G. ne lésine pas sur son soutien inconditionnel aux jeunes. Les Avant-Coureurs socialistes du canton de Neuchâtel – Faucons Rouges en Suisse alémanique et à l'étranger – en profitent largement et se plaisent à manifester leur reconnaissance. (...) Il inaugure, en mai 1933, le premier numéro de *La Voix des Jeunes*, Organe des Avant-Coureurs socialistes :

Après l'hiver, le printemps

« Quand, après l'hiver qui semblait vouloir condamner à mort tout le monde des plantes et faire régner partout le froid et les frimas revient le printemps ; on éprouve un frisson de joie, de confiance et de réconfort.

Dans l'histoire des hommes se succèdent aussi hivers et printemps. C'est bien un hiver que nous traversons. Il est même rude. Une crise, qui dure depuis plus de quarante-trois mois condamne trente millions de travailleurs à chômer. La misère, qui gagne comme une peste contagieuse toute l'Europe, provoque de la folie et pousse des hommes et même des peuples dans la voie maudite de la violence, voire même du brigandage. Mais nous savons que la sève de la liberté et du droit ne meurt jamais. Elle attend le printemps pour monter à travers cellules et vaisseaux pour venir porter à nouveau la vie et avec elle feuilles, fleurs et fruits.

Vous, les jeunes, vous êtes le gage de ce printemps. Vous ranimez nos espoirs. Vous réchauffez notre confiance. Et c'est pourquoi nous vous aimons particulièrement.

Et nous, les aînés, nous avons à veiller sur votre avenir, à maintenir ouverts les chemins par où passent les travailleurs en marche vers la liberté et le bien-être.

Nous le ferons pour vous que nous aimons et qui préparez la revanche merveilleuse d'un printemps social. »

La Voix des Jeunes, No 1, Mai 1933

XIV

Mon cher jeune camarade

« D'aucuns parlent de crise de génération. Ce sont là de simples bobards. Il n'y a pas de crise de génération. Il y a une crise de civilisation.

Bien sûr, mon jeune camarade, vous n'avez pas les mêmes goûts, les mêmes plaisirs, les mêmes distractions que ceux de ma génération qui en est à son déclin...

Tout jeune, chez mes parents, j'ai connu la lampe à huile et la lampe à pétrole était une nouveauté... Comment voulez-vous qu'au temps où le cinéma et les orchestres, et le ski, et la bicyclette, et tout et tout ont complètement modifié la vie des jeunes, comment voulez-vous qu'ils aient les mêmes habitudes ou les mêmes goûts que nous ?

Mais tout cela ne constitue pas une crise de génération, car ce n'est que la surface des choses. Par contre, il est des valeurs qui ne sont pas l'apanage d'une génération mais de toutes, des valeurs éternelles constituant la vraie richesse de l'homme...

Ces valeurs, mon jeune camarade, sont les mêmes pour toi qui entre dans la vie que pour moi qui m'apprête à en sortir. Sache jouir de la jeunesse. Mais ne sois pas trop imprévoyant. Ne ferme pas les yeux devant les tâches de la vie... Et pour cela, préoccupe-toi des gros problèmes dont dépendra ton sort, ton destin et que tu devras résoudre à ton tour...

Et, comme pour nous, le socialisme est la grande solution des problèmes qui assaillent l'humanité en proie à la plus grave des crises de l'histoire, jeune camarade, cherche à savoir ce qu'il est, ce qu'il propose, ce qu'il enseigne, ce qu'il veut... »

La Sentinelle No 99, 30 avril-1er mai 1943

XV***Quelques mots aux jeunes. Comment faire de la politique***

« Nous avons dit à nos jeunes : Soyez jeunes et gais comme on doit l'être à votre âge. Faites du sport. Sachez vous amuser et danser, parce que c'est de votre âge.

Et nous avons ajouté : On ne danse pas sur un volcan et le monde de demain pourrait bien être un volcan, à moins que vous ne mettiez la main à la pâte pour en débarrasser tous les explosifs qu'un régime malsain y a accumulés...

Il faut que vous fassiez de la politique, étant donné, vous ai-je dit, qu'en démocratie, ceux qui croient sottement pouvoir dire d'un ton supérieur : *Moi, je ne fais pas de politique*, en font sans qu'ils le veuillent et parfois de la plus mauvaise en laissant d'autres en faire pour eux, et dans un sens contraire à leurs intérêts, à eux, les déserteurs...

Jeunes gens, si vous avez compris que vous devez vous occuper aussi de ce que demain sera, de ce qu'il sera pour vous, commencez par choisir un grand idéal... Or, le socialisme vous offre un tel idéal. Que veut-il si ce n'est organiser la société humaine de telle sorte que chaque individu soit assuré de la plus grande somme de bien-être et de liberté, soit assuré de pouvoir donner essor à tous les dons qui sont en lui ; de telle sorte qu'il n'y ait plus de classes sociales... ; de telle sorte que la royauté de l'or soit supprimée, que les heurts sociaux disparaissent, que la nation soit englobée dans un grand organisme de solidarité... que les rapports entre nations ne soient plus empoisonnés par des rivalités capitalistes et impérialistes créatrices de guerre, et que tous les conflits soient remis à un aréopage universel, afin que la paix soit assurée...

Dès que vous servirez un idéal, vous ne risquez plus de faire de la basse politique. Tout sera comme ennobli et illuminé à vos yeux et vous serez armés pour descendre sur le forum... »

La Sentinelle No 17, vendredi 21 janvier 1944